Zeitschrift: Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport

Herausgeber: École fédérale de sport de Macolin

Band: 51 (1994)

Heft: 11

Artikel: Sport éternel : le pugilat

Autor: Jeannotat, Yves

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-998299

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sport éternel

Yves Jeannotat

Le pugilat

Les deux athlètes sont en présence au milieu du cirque. Levant à la fois leurs bras armés du ceste, ils se précipitent l'un sur l'autre. Sous les coups terribles qu'ils se portent, on entend craquer leurs os et retentir leurs mâchoires. Des torrents de sueur coulent de leurs membres. Soudain, le célèbre Epée tombe avec furie sur son adversaire, l'attaque au visage et, saisissant le moment où, pour l'éviter, le courageux Euryale détourne la tête, il le frappe de ses deux bras réunis et le terrasse. Comme le poisson est jeté, par le mouvement de la mer qu'agite Borée, sur le rivage où le flot le recouvre, de même Euryale, rudement frappé, est projeté par terre. Mais, au même instant, son magnanime adversaire lui tend la main et le relève. Euryade est emmené hors du cirque, traînant les pieds sur le sable, rejetant à gros bouillons le sang de sa bouche, sa tête ballottant de l'une à l'autre épaule...

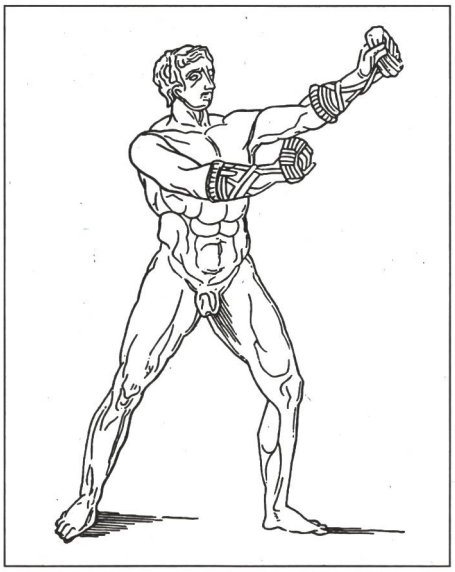
Ce texte d'Homère, tiré du 23e chant de l'Iliade est la plus ancienne description connue du pugilat, lui même ancêtre de la boxe des temps modernes. Cette pratique, bestiale dans son déroulement, était impitoyable et, à l'époque déjà, beaucoup allaient au spectacle poussés par une curiosité malsaine bien plus que par admiration. Les critiques ne manquaient d'ailleurs pas et il semble que – mais en va-t-il autrement aujourd'hui? – tout en se livrant à la jouissance que procure la vue du sang, on ne pouvait s'empêcher de concevoir du mépris pour les pratiquants: *des hommes aveuglés au point de sacrifier, à l'acquisition d'une vaine couronne, ce qu'ils avaient de plus cher et de plus précieux,* écrit Roger Dépagnat dans *Les sports dans l'Antiquité.* Il n'était pas rare du tout qu'un des deux adversaires meure à même l'arène. Lorsque ce n'était pas le cas, les deux sortaient généralement du combat méconnaissables et marqués, souvent, pour le reste de leurs jours.

Malgré cela, cet exercice était en vogue et on le pratiquait dans presque tous les gymnases de la Grèce. Les princes et autres personnalités de haut rang s'y adonnaient avec passion, faisant de cette pratique une référence de leur valeur. Dépagnat dit encore: *Amycus, roi des Bébryciens, qui se disait fils de Neptune et de la nymphe Mélie, était de ceux-là. Par force de loi, les étrangers qui, par hasard ou poussés par l'envie de voyager, aboutissaient sur ses terres ne pouvaient en ressortir qu'après avoir éprouvé leurs forces à la sienne au pugilat...*

Loin de la lutte

Le pugilat n'a pratiquement rien de commun avec la lutte, dont il a été question déjà. D'abord, ici, il faut un terrain sec, plat et de bonne facture pour que les combattants puissent rester fermes sur leurs jambes, alors que pour la lutte, plus il y avait de boue, plus on était content. De même, les onctions étaient inutiles au pugilat, puisque les adversaires ne se touchaient qu'en frappant, la force l'emportant alors sur la souplesse. Autre différence: alors que les lutteurs étaient complètement nus, les pugilistes, eux, portaient parfois une sorte de tablier ou d'écharpe. En plus et surtout, ils mettaient une calotte en cuir, voire en bronze pour offrir, à leur tête, un semblant de protection. Le poing étant l'instrument de frappe, les doigts restaient libres pour pouvoir être repliés, mais le reste de la main et le poignet, jusqu'au coude, étaient bandés avec une lanière de cuir; plus tard, celle-ci fut remplacée par le ceste, sorte de gantelet truffé d'excroissances de plomb ou de métal.

Au pugilat, la tactique occupait une place importante, mais il n'y avait ni catégories de poids, ni arrêts de combat, ni victoire aux points. Le combat se terminait par la perte de connaissance d'un des deux hommes aux prises (knock-out) ou par abandon. Mais le renoncement conscient était considéré comme un aveu de faiblesse et c'est pour cette raison que Lycurgue interdit la pratique du pugilat, par décret de loi, aux Lacédémoniens.



Le pugilat et les JO

C'est en 688 av. J.-C. que le pugilat fut inscrit au programme des Jeux olympiques, les 23es, et c'est Onomaste de Smyrne qui sortit vainqueur de l'épreuve.

La force était l'atout premier du pugilat, mais l'endurance avait également un rôle à jouer. Certains athlètes s'étaient en effet spécialisés dans une sorte de stratégie de l'épuisement. Le plus connu s'appelait Melancomas de Carie, ami de l'Empereur romain Titus. Il pouvait se vanter d'avoir vaincu un adversaire sans lui avoir porté un seul coup et sans en avoir lui-même reçu un seul: après des heures de feinte, celui qui lui donnait la réplique abandonna la partie, complètement épuisé à force de tourner en rond et d'assaillir sans parvenir à toucher...

Mais le summum, pour un pugiliste, était de frapper sans recevoir lui-même de coups. C'est l'expoit que réussit Hippomachus d'Elis, à Olympie, face à trois adversaires successifs.

Le plus célèbre de tous les pugilistes de l'Antiquité fut toutefois Diagoras de Rhodes. Il s'imposa pour la première fois aux 79es Jeux olympiques, en 464 avant notre ère et, comme Milon de Crotone à la lutte et au pentathle, il multiplia les victoires à Olympie et ailleurs. Diagoras fut le père d'une véritable dynastie olympique puisque trois de ses fils et deux de ses petits-fils coiffèrent la couronne d'olivier. Il était aussi le père de Callipatera qui, on s'en souvient, était entrée frauduleusement – les femmes n'y avaient pas accès – dans le stade vêtue en homme, en 388 av. J.-C., pour y voir concourir et vaincre son fils. Après avoir été démasquée, la mort aurait été son lot sans la gloire olympique de sa famille. Dans ses vieux jours, Diagoras ne manquait pas d'accompagner ses fils à Olympie. Lors des 83es Jeux, Akusilaos y enleva le titre au pugilat et Damagetos au pancras. Fous de joie mais n'ayant pas oublié l'œuvre et la gloire de leur père, ils le chargèrent sur leurs épaules, le portant ainsi en triomphe tout autour du stade. La foule applaudissait à tout rompre et une voie s'éleva, plus puissante que les autres, prononçant ces mots qui en disent long sur l'estime qu'on gardait à l'ancien: *Tu peux mourir Diagoras; tous les bonheurs t'ont été donnés sur la terre; il ne te manque plus que le ciel pour être pleinement heureux...* ■